

Ce que tous savent

L'être humain n'est pas fait seulement de chair mais de toute parole qui sort de sa bouche. Cette phrase pourrait avoir été prononcée par un Samo – et pas nécessairement par un prêtre, un responsable d'autel, un de ces hommes investis de charges, de connaissances et de la confiance d'autrui, mais par tout un chacun. Le texte qui suit traite de croyances, connaissances et conduites partagées par tous les Samo *matya*, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, même s'il est évident que certains, par leur statut ou leur âge, sont mieux au fait que les autres et leur servent à la fois de conseillers et de mentors. Jusqu'à plus ample informé – car il n'est pas exclu que je n'aie eu accès qu'au premier stade de la connaissance, à ce que les Dogon appellent « la parole de face » –, la culture samo n'est pas élitiste ou ésotérique, apanage d'un petit nombre de dépositaires jaloux. Mais quand bien même existeraient quelques individus capables d'opérer le passage de la culture populaire à une réflexion savante, à même de tirer du fatras des faits la leçon et la philosophie, il est plus important à mes yeux de rassembler ce que tout un chacun sait, exprime et vit.

À cela, il existe plusieurs raisons. Même si l'idéologie d'une société est prise en charge ou relayée par un groupe privilégié dont elle sert les intérêts, elle ne peut jamais être que l'émanation d'une pensée construite par l'apport et l'adhésion de tous, qui s'exerce à partir des données immédiates de la conscience et des conditions objectives de vie, érigée en système d'interprétation et avalisée, ne serait-ce que pour éventuellement la contester, par tous ceux qui vivent dans cette société. Il me paraît évident, par conséquent, qu'il faut la prendre là où elle se manifeste directement,



Retour aux sources

chez les acteurs élémentaires de la vie collective et quotidienne. Mais il n'a pas été nécessaire de poser cette question en *a priori* méthodologique : l'enquête est née d'elle-même à ce niveau. Par ailleurs, l'expérience me pousse à dire que, si le système de représentations mentales est partagé et restitué par chacun à sa mesure qui est celle de son âge, de son sexe, de ses fonctions et compétences et aussi de l'occasion, cela ne signifie pas pour autant qu'il s'exprime sous des formes mineures, appauvries par rapport à un modèle idéal dont il ne serait que la traduction populaire amputée, par défaut d'accès à une connaissance de type supérieur. Je pense même que cette expression est tout autant sinon plus sophistiquée que si l'image fournie était l'émanation de la réflexion totalisante et du savoir de quelques-uns. À supposer que la connaissance élitiste ou ésotérique existe (ce qui ne me semble pas être le cas ; il faut d'ailleurs noter qu'il n'y a pas d'initiation en pays samo, l'initiation étant le moyen le plus approprié de transmettre une culture savante), il m'apparaît qu'elle devrait alors se comprendre à partir de la connaissance partagée par tous et en fonction d'elle. Il est difficile de concevoir que la construction intellectuelle du réel descende et s'étende d'un haut raréfié, seul capable d'une vision globale intelligente, à une base diluée uniquement réceptrice, et d'imaginer quelles seraient la nature et la raison d'être d'une pensée indigène savante qui n'aurait pas sa source, son répondant et sa justification dans une pensée générale partagée par tous.

Cette pensée générale ne se présente pas sous une forme construite et organisée immédiatement cohérente et systématisée, tout au moins dans la manière dont elle est utilisée et restituée à l'observateur, c'est-à-dire au coup par coup. Cela ne veut pas dire que cette cohérence soit absente, mais simplement que nul acteur n'est à même d'exprimer en un discours englobant l'ensemble des discours partiels qui composent l'idéologie. C'est à l'observateur ethnologue qu'il revient de faire les frais de ce travail de compréhension et d'inclusion et de trouver les liens qui tissent entre eux le fil et la trame du système de représentation. Certes, je n'aurais pas, si l'occasion s'en était présentée, dédaigné d'enregistrer l'interprétation unificatrice d'un sage, mais cela ne s'est pas produit et j'en tiens pour raison essentielle





Ce que tous savent

que ce propos unificateur n'existe pas parce qu'il n'est pas nécessaire pour vivre.

Ce qui est nécessaire, c'est le recours partiel et momentané à des fractions de la connaissance susceptibles d'expliquer, d'interpréter ou de résoudre les problèmes précis qui se posent à l'individu. Ce coup par coup de l'intervention idéologique est celui que l'observateur perçoit et peut entendre. Comment comprendre d'ailleurs une société où l'idéologie ne serait pas perçue en action ? L'idéologie ne peut être qu'active. Telle qu'on la trouve à l'œuvre chez les Samo, il ne s'agit à aucun moment d'un savoir purement métaphysique ou téléologique. Elle est au cœur des rapports sociaux. Elle ne plane pas au-dessus d'eux, isolée et coupée d'eux, telle une superstructure qui supposerait que les faits sont doués d'un dynamisme propre, agencés entre eux selon des règles naturelles, dont elle fournirait une simple image issue de la réflexion humaine chargée d'en donner *a posteriori* une formulation dotée de sens. Non seulement l'idéologie fait comprendre les faits vécus, mais elle en est le sens même. Elle n'est pas une connaissance abstraite issue de l'observation d'une « réalité » dotée d'une existence propre. Elle est la réalité, à la fois pensée agissante et interprétative. Rien n'existe ni ne se fait de façon gratuite et totalement absurde. Elle est en action dans le comportement de celui qui agit et dans l'interprétation de l'action faite par celui qui observe. Elle est à la fois ce qui permet d'interpréter le donné naturel (le monde, le cosmos) comme le donné social (le rapport à soi et à autrui) et ce qui donne cohérence et sens aux actes de l'homme en société et au rapport de l'homme au monde.

Cette parole interprétative sur le monde et sur l'homme qui y vit n'est donc pas d'ordre métaphysique. Il ne s'agit pas non plus seulement d'un corps pragmatique de recettes efficaces, mais sa fonction est moins d'élaborer une théorie des causes finales (pourquoi sommes-nous au monde, pourquoi le monde est-il tel qu'il est ?) que de donner un sens à l'être au monde, une fois admis l'inexplicable de cette présence. Ainsi du concept de Dieu, *la bunkunu*. Tout ce qui se réfère à cette notion dans la pensée samo vise moins à prouver l'existence de Dieu, analyser et comprendre sa nature et celle de ses interventions, qu'à établir une entité





Retour aux sources

commode dont la seule mention suffit à expliquer l'inexplicable. Le concept de Dieu est donc moins ontologique que magique. Il ne s'agit pas là, certes, d'une caractéristique propre aux Samo. Dans les sociétés occidentales, le concept de Dieu fonctionne de la même façon magique dans la pensée populaire, c'est-à-dire comme raison ultime de l'absence de raison, quoi qu'il en soit par ailleurs de l'existence d'une pensée métaphysique ou théologique détenue et enseignée par quelques-uns.

Mon propos est donc de traiter de la pensée populaire samo, de montrer les connexions implicites et explicites entre l'image mentale d'un monde organisé et les manifestations extérieures sociales, sur quelque plan qu'elles se situent : organisation communautaire villageoise, rituels accompagnant la vie de l'individu, fêtes collectives, interdits ; de mettre en évidence, autant que faire se peut, les articulations logiques entre des chaînes entrecroisées de raisonnement développées selon des axes spécifiques (la personne, le cosmos, la société), où toute explication partielle sur un axe entraîne la nécessité d'autres explications sur d'autres axes ; de montrer la nécessité interne de ces développements et la cohérence du système religieux et du système social qui en sont l'expression ; enfin, de saisir au plus près les règles implicites du fonctionnement de la pensée qui conduisent à l'image d'un monde organisé où nulle question n'est laissée sans réponse et où nulle réponse ne peut se comprendre et s'appréhender seule, sans référence au tout que constitue le système en son entier ; de montrer, en un mot, la logique sans défaut d'une pensée vitale.

Rien ne me tient plus à cœur que de rendre justice à une pensée élégante et rigoureuse dont les vertus d'évidence sont si grandes qu'il devient presque aisé pour l'étrangère de « penser samo ». Mais il n'est pas simple d'être samo désormais. Les vertus interprétatives de l'idéologie traditionnelle n'empêchaient pas les conflits de naître, la vie de bouillonner, ni l'homme d'avoir « le cœur gâté » devant le malheur, mais elles sont démunies, ou presque, devant l'intrusion du monde moderne et la kyrielle de problèmes que cette intrusion pose : le mariage traditionnel légitime qui engage des fillettes interdit par le pouvoir colonial puis par l'administration de l'État indépendant, la nécessité de se procurer de





Ce que tous savent

l'argent (et non plus des cauris¹) pour payer l'impôt de capitation, le départ des jeunes hommes vers la Côte-d'Ivoire, comme, naguère, le travail à l'Office du Niger ou l'enrôlement dans l'armée forcés, les lois nouvelles auxquelles il fallait – et il faut toujours – se soumettre sans les comprendre et qui font sanctionner lourdement des hommes coupables d'avoir agi comme ils l'avaient toujours fait et leurs pères avant eux. Tel cet homme de Dalé dont la femme était morte en couches (*suri*), dont une part notable des biens meubles et des réserves financières avait été remise, comme le veut l'usage, aux fossoyeurs spécialistes de la manipulation et de la mise en terre de ces mortes dangereuses, et qui, de surcroît, devait dans son malheur payer à la justice l'amende faramineuse de 10 000 francs CFA, pour non-assistance à personne en danger, parce qu'il n'avait pas eu l'idée, lorsqu'il était devenu clair, après deux jours de travail, que l'enfant se présentait mal et que les femmes présentes n'y pouvaient plus rien, de conduire sa femme mourante à l'hôpital sous-équipé de Tougan, sans médecins ni chirurgiens, distant d'une cinquantaine de kilomètres – voyage qu'elle aurait dû faire « en remorque », sur un vélo sans freins le long de sentes éprouvantes. L'arbitraire de ce pouvoir-là, la pensée samo est sans forces pour l'assumer, sinon pour reconnaître l'échec de sa faiblesse devant la puissance d'une idéologie inconnue et barbare, dont les effets ne peuvent être que subis sans comprendre tant qu'elle n'est pas apprivoisée.

Apprivoisée, elle le devient avec le temps et par la force des choses, ne serait-ce que par l'accès de quelques enfants (surtout des garçons) à l'instruction, et elle le deviendra de plus en plus lorsque l'impuissance des croyances et pratiques traditionnelles pour expliquer et résoudre les nouveaux problèmes vitaux sera reconnue et que sera admise, par contrecoup, l'efficacité des pouvoirs que l'on continue d'appeler blancs. De ce point de vue, il me paraît que ce n'est pas le simple fait du hasard ni l'effet d'une juxtaposition aléatoire d'idées et de termes si, dans la même lettre et sur la même lancée, un ami samo de Tougan, le chef-lieu, m'informe à la fois de la famine qui sévit dans le pays, en me demandant de l'aide, et de la conversion brutale d'un chef de

1. Petits coquillages dentés sur leur face plate, qui servaient de monnaie et sont encore utilisés dans des occasions rituelles.





Retour aux sources

village où j'ai beaucoup vécu, ainsi que de toute sa famille, à l'islam auquel il était pourtant radicalement hostile. Derrière cette conversion, il y a la conviction que si les sacrifices ne font plus venir la pluie et n'assurent plus le bien commun, le dieu des Croyants le pourra peut-être devant la bonne volonté de ceux qui renoncent pour lui à ce qui fut leur foi. Sans compter avec l'idée pragmatique qu'il ne faut pas mettre tous les œufs dans le même panier, le doyen du lignage du nouveau converti continuant d'assurer les sacrifices aux autels traditionnels de la Pluie.

Il n'y a pas là matière à s'étonner sinon à s'émouvoir. Les ensembles idéologiques traditionnels résistent mal en effet à la pression de la modernité. Sur ces corps charpentés comme un tout, où il n'y a pas de solution de continuité entre la pensée et la pratique, il est normal que l'impact du changement, tant politique qu'économique, entraîne des modifications radicales, quand ce n'est pas l'abandon, à terme, de l'ensemble du système interprétatif. Survivent alors des éléments discontinus, sous forme de croyances, de rites dont le sens est perdu, de superstitions, au sein d'un ensemble intégrateur nouveau progressivement constitué et adapté. On n'en est pas encore là en pays samo, mais ce temps viendra et c'est sans doute là la justification essentielle de cet écrit que de vouloir porter témoignage admiratif d'une pensée toujours active, qui aura été pendant quelques siècles le levain d'une culture ethnique.

